

# L'APOTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103 rue Ste-Anne, Québec

VOLUME 1

QUÉBEC 15 FEVRIER 1920

No. 6

## Le malheur des hommes

**J'**AI dit souvent que le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre.

Quelle est cette boutade ?... Elle est prise au livre des *Pensées* immortelles, de Pascal.

Au reste, est-ce bien une boutade ? Non certes ; elle est inscrite à l'article IV, *Divertissement*, un de ceux des vingt-cinq articles qui scrutent le plus avant et le plus sûrement la nature de l'homme ; de hautes considérations la précèdent et la suivent :

“ On ne recherche la conversation et le divertissement des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir... Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leurs misères continuelles ; et ils ont un autre instinct secret qui reste de la grandeur de notre première nature qui leur fait connaître que le bonheur n'est, en effet, que dans le repos et non pas dans le tumulte ; et, de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation...”

Oui, Pascal dit bien ce qu'il veut dire : le malheur des hommes vient d'une seule chose qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre.

\*

\* \*

Hélas ! la vie moderne, qui est essentiellement une vie extérieure, une vie en dehors, bon gré, mal gré, du matin au soir, et six jours de la semaine sur sept, arrache les hommes de cette chambre, et combien il s'est aggravé le

mal dont parle Pascal, depuis que des institutions nouvelles, une orientation différente de l'activité humaine se sont faites les complices des instincts des hommes, augmentant encore en eux ce besoin factice de mouvement ! Et ce n'est pas sans mélancolie que, de nos jours où un travail excessif et brutal, qui peut élever certains individus, mais en dégrade indirectement beaucoup d'autres, n'a de grandeur que parce qu'il constitue une concurrence vitale, ce n'est pas sans mélancolie que nous nous tournons vers le passé où la juridiction de notre bonne et sainte Mère l'Église avait entremêlé et balancé harmonieusement le travail et le repos, satisfaisant ainsi aux deux lois de crainte et d'amour : “ Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front... Voyez le lis des champs...”

Sous l'ancien régime, et presque jusqu'à la Révolution, les règlements de l'Église garantissaient au travailleur quatre-vingt-dix jours de repos : cinquante-deux dimanches et trente-deux jours fériés, pendant lesquels il était strictement défendu de travailler ; ces jours, il les passait chez lui, en famille. Alors la chambre était vraiment habitée ; alors l'homme avait le temps de se recueillir, de penser, de prier, de se divertir honnêtement.

La Révolution, dès qu'elle fut maîtresse, abolit les jours fériés et remplaça la semaine de sept jours par celle de dix. Ces exagérations furent tempérées par le Concordat, mais il n'en resta pas moins que, désormais, l'homme, soustrait à la douce tutelle de l'Église, ne dut plus jamais entendre que la parole de justice et de châtement, sans regarder davantage vers les lis des champs.

On ne remonte pas un courant aussi furieux, aussi emporté que celui du travail moderne ; la sagesse et souvent une forte somme de vertu nous enseignent à vivre à notre époque et à l'aimer, comme on aime la famille, riche ou